

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 18 FEVRIER 1899.

No. 209

## SOMMAIRE :

## LE Dr GUAY

Le Dr Guay, *Vieux-Rouge* — La fin d'une  
 aventure, *Franco Libéral* — Faure —  
 Ce câble, *Libéral* — A St-Jean Bap-  
 tiste, *Magister* — Autour du colpor-  
 tage, *Rigolo* — La piastre à Firmin  
 — Ça et là, *Cocardasse* — Les  
 morts . . . vivants — Les religieuses  
 enseignantes — Un lutrin canadien.

Nous reproduisons ici quelques lignes  
 du *Soleil* consacrées à la mémoire d'un  
 vieux libéral, feu le Dr Guay. Dans ce  
 court article que nous ne voulons pas  
 analyser cette semaine, se trouve une cri-  
 tique sanglante de la conduite de l'hon.  
 M. Laurier envers ses meilleurs parti-  
 sans.

“ Il appartenait à cette génération qui n'est  
 pas l'ainée, ni la jeune, mais la moyenne : celle  
 de Frs Lericieux, de Charles Langlier, de Jules  
 Tessier, de Théodore Paquet, d'Achille Larue,  
 de celui qui écrit ces lignes et de quelques au-  
 tres qui sont bien près de contourner la cin-  
 quantaine.

“ Le Dr Guay était aussi aimé de tous, des  
 anciens, des jeunes, de ses collègues anglais  
 comme de ses propres co-nationaux.

Aussi quelle belle nature !

Plein d'esprit, toujours gai, on saluait son ar-  
 rivée dans les groupes comme un rayon de so-  
 leil. Souvent ses amis applaudissaient, en l'a-  
 percevant, que ce fut sur la véranda du club de  
 la Garnison ou à la Tabagie des Communes ou  
 sur le parquet de la Chambre, dans les entr'-  
 actes.

“ Cette exhubérance de bonne nature se reflé-  
 tait sur son dévouement comme partisan.

Les conditions d'abonnement au *RÉVEIL* ne  
 sont pas les conditions ordinaires des autres  
 journaux. Nous livrons le journal à domicile  
 [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au  
 commencement de chaque mois. Tout ce que  
 nous demandons au public est de voir le  
 journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux  
 d'impression à faire voudront bien s'adres-  
 ser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue  
 Notre-Dame.

" Il était toujours prêt. Les candidats libéraux le réclamaient un peu partout à cause de sa puissance fascinatrice, entraînant sur les foules.

" Aussi, le docteur, épuisé financièrement de s'être si prodigué, meurt-il tellement pauvre, qu'après 14 ans de vie parlementaire il ne laisse même pas d'argent pour payer les frais de ses funérailles. C'est sa famille et ses amis qui devront y pourvoir.

" Si M. Laarier n'eut nommé son fils aîné à — la veille du dernier jour de l'an — à une position secondaire qui se trouvait alors vacante à la douane, les amis du Dr Guay seraient obligés aujourd'hui, non seulement de se cotiser pour le faire enterrer, mais aussi pour sauver de la mise ses deux orphelins.

" Comme bien des gens se font souvent illusion sur le sort de ceux qui abandonnent ou négligent l'exercice de leur profession, un revenu assuré, suffisant, pour se livrer aux luttes politiques.

" Pauvre Dr Guay ! vous apportez avec vous dans la tombe l'affection sincère, les regrets éternels de vos amis, comme aussi, nous en sommes sûrs, le respect et l'estime de ceux qui furent vos adversaires politiques."

L'exemple qui nous est fourni par la mort si lamentablement triste de ce vieux joûteur politique est un enseignement pour les partisans des opportunistes actuellement et si glorieusement régnants.

VIEUX-ROUGE.

## La fin d'une aventure

Enfin c'est fini; et ç'a fini comme ça devait finir.

Les grands diplomates canadiens vont revenir de Washington les mains vides, après avoir fait tous les sacrifices qu'il était à peu près possible de faire pour se rendre les Américains favorables.

C'est la conséquence de la politique incompréhensible et vacillante du parti libéral depuis que M. Laurier — selon une expression de M. Tarte — a entrepris

d'avoir des représentants de toutes les opinions dans son cabinet.

Cette nouvelle manière de constituer un ministère devait amener une confusion qui rappelle la tour de Babel; et ce n'est pas précisément dans ces conditions que l'on peut espérer faire une impression sur des gens comme les Yankees.

Pendant plusieurs années les chefs libéraux ont proclamé que les Etats-Unis étaient le marché naturel et indispensable du Canada. Pour obtenir la faveur d'y avoir accès, selon eux, il fallait se montrer tout dévoué aux intérêts de la grande République et se garder d'élever un tarif qui pourrait lui paraître hostile.

M. Laurier arrive au pouvoir et aussitôt les représentants des diverses opinions dans le gouvernement se mettent à tirer chacun de son côté. Les partisans du marché américain font abolir ou réduire les droits sur une foule de produits américains qui entrent au Canada; les loyaux, les impérialistes inventent le tarif préférentiel pour l'Angleterre.

Les Américains, bien convaincus que le Canada ne peut vivre sans eux, s'empres- sent de profiter des concessions qu'on leur fait sans exiger de retour; mais, au lieu de dire merci, ils protestent contre la faveur accordée aux produits britanniques; ils y voient un acte d'hostilité impardonnable de la part d'un voisin.

C'est dans ces conditions qu'ils consentent à nommer des représentants à la grande conférence internationale. Aussitôt ils annoncent leur jeu qui est de demander de nouvelles concessions au Canada. M. Laurier s'y prête de bonne grâce. Il concède nos pêcheries de l'Atlantique, il abandonne les droits que les arbitres nous avaient accordés dans la mer de Behring,

il promet de reformer son tarif; et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais il s'agit ensuite de savoir ce que les Etats-Unis vont donner en retour.

L'idée seule paraît absurde aux représentants de l'Uncle Sam. Ils n'ont aucune concession à faire: le Canada doit se trouver bien heureux qu'on accepte ses cadeaux pour la plus grande gloire de l'alliance anglo-saxonne.

L'humiliation a été si grande pour le Canada que même Charlton, l'apôtre de l'union commerciale avec les Etats-Unis, s'est révolté.

M. Laurier et ses collègues reviennent donc avec un prestige fort diminué.

En même temps on annonce le retour au Canada de l'honorable Edward Blake, qui a conservé une grande réputation dans Ontario. Par le temps qui court on admirera sans doute davantage l'homme d'Etat qui a eu le courage de se retirer de la politique pour ne pas approuver un programme contraire à toutes ses déclarations antérieures. On dira qu'il ne fut pas un grand meneur d'hommes, selon le goût de quelques-uns; mais il a eu la dignité de rester fidèle à ses principes, quand tant d'autres s'attelaient au char d'Erastus Wiman, cet aventurier qui méritait d'être le précurseur de Tarte.

M. Blake fut toujours l'ami des Canadiens-français et de M. Laurier. Nous souhaitons qu'il fasse sa rentrée dans la politique active et qu'il ait assez d'influence pour mettre à la raison l'élément Blair-Tarte-Sifton.

FRANC LIBERAL

---

L'influenza, la toux, le rhume et la bronchite,  
La coqueluche, l'asthme et puis la laryngite,  
Voilà les fiers soldats de cette armée du mal,  
Que combat et défait notre BAUME RHUMAL.

## FAURE

Les graves événements vont par troupe en France, surtout en ces temps derniers.

L'indéchiffrable affaire Dreyfus, la mise en suspicion des chefs de l'armée, l'aventure de DeBeaurepaire, la rumeur d'une guerre possible avec l'Espagne, tout cela suffisait tant et plus à maintenir en ébullition un peuple qui, hélas! est toujours trop bien disposé à la tempête.

Mais on n'était pas rendu au maximum: le président Faure meurt après quelques courtes heures de maladie.

Une espèce de fatalité semble s'attacher à la présidence de la République.

Thiers disparaît en pleine crise; McMahon est tout le temps regardé comme un suspect; Grévy est forcé de déguerpir; Carnot meurt assassiné; Casimir Périer se retire mystérieusement et Faure s'en va dans des circonstances non moins anormales.

Il est vrai que depuis Louis XV, personne, roi ou empereur, n'a terminé ses jours bien paisiblement en France.

Louis XVI est allé au couperet, Louis XVII à l'inconnu, les deux Napoléon, Charles X et Louis-Philippe à l'exil. Louis XVIII a été un peu plus heureux que les autres, mais au prix de quels sacrifices!

Ceux qui ont suivi de près les derniers événements s'accordent à attribuer la fin prématurée de Faure aux perplexités où ils l'ont tenu.

La France imiterait donc toujours Saturne qui dévorait ses propres enfants...? On admettra que si le métier de roi est devenu peu attrayant, celui de président est en passe de ne l'être guère plus.

Ce qui console, toutefois, c'est l'attitude

calme qu'a prise la nation française. Nous ne sommes pas éloigné de croire avec beaucoup d'autres que la mort de Faure, arrivant en pareille conjoncture, l'a fait sérieusement réfléchir. Elle semble avoir compris que toutes puissantes que soient les institutions républicaines, elles seront facilement à la merci des réactionnaires et des turbulents si la majorité recherche ou laisse rechercher les aventures, préfère ou laisse préférer les débats dangereux à l'étude calme de questions de politique vraiment gouvernementale.

Le nouveau président a la réputation d'un homme sage et prudent ; son choix porte le cachet d'un sérieux retour à l'harmonie entre les groupes républicains. Souhaitons ardemment qu'il ait été, en même temps, l'expression du désir de voir disparaître de l'ordre du jour les éléments de discorde, et qu'il ne soit plus permis à personne de se demander si la France est bien digne de posséder les institutions du gouvernement responsable.

---

## CE CABLE

On sait qu'un des projets chéris de M. Sandford Flanning, du Rev. principal Grant et de tous les impérialistes que M. Laurier a enrôlés sous sa bannière depuis les fêtes du Jubile, est d'établir un câble télégraphique sous-marin pour relier le Canada à l'Australie.

Il est vrai qu'il n'y a pas de commerce qui vaille la peine entre le Canada et l'Australie, en dépit de tous les efforts pour créer des relations plus intimes. Personne, dans le monde des affaires ne s'occupe de ce câble ; car s'il y avait des capitalistes disposés à avancer l'argent, il n'est pas douteux qu'une des compagnies

dont la spécialité est de poser des câbles aurait pris l'affaire en main. Mais il s'agit de la "sûreté de l'empire," de "poser un ceinturon de fer autour du globe," de mettre en communication directe les "colonistes les plus éloignés avec leurs frères de la métropole," et dès lors les considérations d'affaires ne comptent plus.

Naturellement il s'agit d'engager les divers gouvernements à fournir les fonds nécessaires pour l'entreprise. L'Australie ferait sa part, le gouvernement impérial ferait sa part et le Canada ferait le reste.

Or, comme nous sommes intéressés dans l'affaire, il est bon de savoir ce que pensait John Bull de l'entreprise avant la grande explosion d'impérialisme provoquée par la combinaison Chamberlain-Laurier. Les experts de l'Amirauté anglaise ont condamné le projet pour des raisons techniques, et les autorités des postes de la Grande-Bretagne se sont déclarées du même avis. D'autre part, l'*Investors Review*, envisageant le projet au point de vue commercial, a démontré que l'Australie jouissait déjà de communications télégraphiques tout à fait suffisantes avec l'Angleterre. Les auteurs du nouveau projet promettent de réduire les taux à 3s par mot entre l'Angleterre et l'Australie, tandis qu'il est actuellement à 4s 9d. Mais c'est par la volonté des colonies australiennes mêmes que le tarif fut augmenté de 4s à 4s 9d par mot en 1892. La compagnie qui exploite le câble actuel est prête à réduire les taux moyennant une subvention ; mais ni l'Australie ni la Grande-Bretagne ne veulent se taxer pour atteindre ce but. Le gouvernement de l'Australie du Sud, bien au contraire, a déjà témoigné l'intention de demander un dédommagement dans le cas où le no

veau câble ferait concurrence à la ligne de télégraphe dont il est propriétaire.

terre, dit M. Laurier : il faut se montrer reconnaissants.

LIBÉRAL.

"En dehors du groupe canadien, de quelques maniacs impérialistes et des politiciens affamés des colonies (jobbing politicians) dit *l'Investor's Review*, il ne paraît pas y avoir aucune demande pour ce câble. Les colonies se sont lancées dans des aventures aussi désespérées avant aujourd'hui, mais ce n'est pas une raison pour que le gouvernement impérial en fasse autant."

### POURQUOI DONC ?

Pourquoi vous épaiser la poitrine à tousser, alors qu'une dose de BAUME RHUMAL remettra vos poumons en état. 20

## LA ST-JEAN BAPTISTE

L'Association St-Jean-Baptiste, ou plutôt, l'Association du Monument National, a tenu son assemblée annuelle dernièrement. Le rapport financier, nous disent les journaux, a été reçu "par les applaudissements frénétiques de l'assemblée."

Mais nous voyons pas bien la raison de cette frénésie. Dans le tableau des recettes nous constatons que la fête du 24 juin dernier n'a rapporté que \$158, tandis que les contributions annuelles des membres ne se sont élevées qu'à \$86. Il nous semble qu'il y a là une triste preuve de l'indifférence de notre population à l'endroit de la grande société nationale, et ce n'est pas le peuple qui mérite le plus grand blâme.

L'œuvre du Monument National, à laquelle on a tout subordonné depuis quelques années n'a certainement pas contribué à exciter l'enthousiasme, et on se demande encore en quoi elle pourra jamais être utile à notre nationalité.

Les amateurs qui s'exercent dans l'art dramatique dans les salles de la société trouvaient aussi bien autrefois le moyen de se livrer à leur passe temps favori; et les messieurs qui, sous la direction de M. Joson Perrault, aspirent à instruire notre population par des cours publics, auraient pu tout aussi bien répandre leur science par la voie des journaux, si tant est que les conférences qu'ils donnent méritent les honneurs de la publicité.

Mais nous n'aurions rien à dire ni des soirées de familles ni des cours publics s'ils ne servaient de prétexte pour mettre le trésor public à contribution. Car le Monument National aurait

Ainsi raisonnent les Anglais de la métropole comme ceux de l'Australie. Mais le Canada doit paraît-il leur donner une leçon de loyauté et de dévouement aux intérêts de l'Empire. Nous qui n'avons pas besoin d'autre câble avec l'Europe que ceux qui existent aujourd'hui et qui n'avons pas d'affaires avec l'Australie, nous avons le devoir de pousser à la construction du câble transpacifique.

Or, sait-on de quelle entreprise il s'agit ?

D'après les experts désintéressés les plus autorisés le déficit dans les affaires du nouveau câble nécessiterait une subvention égale à £175,000 par an pendant vingt-cinq ans. Le commerce total du Canada avec l'Australie s'élève à un peu moins de \$3,000,000 par an. En admettant que le nouveau câble aurait pour effet de doubler le volume de ce commerce et que les marchands canadiens réaliseraient un profit de 20 pour cent sur l'augmentation, nous avons un bénéfice pour le pays de \$150,000 par an. Les pertes sur le câble, à être comblées par les gouvernements intéressés seraient de \$875,000, dont le Canada devrait fournir au moins le quart, soit \$220,000. On voit que la perspective est belle pour les contribuables canadiens

Mais nous devons la liberté à l'Angle-

dès longtemps ruiné la société St-Jean-Baptiste, si le gouvernement provincial n'avait libéralement souscrit, sous le prétexte que le nouvel édifice servirait à l'instruction publique. Encore à l'heure qu'il est le gouvernement paie à la société un loyer beaucoup plus élevé que ne le comporte l'utilité de l'institution, pour l'installation des classes du Conseil des Arts et Métiers, et il donne en outre une allocation annuelle de \$2500 pour les cours publics. Avec tout le respect que nous avons pour les professeurs, dont nous ne contestons pas le "dévouement inaltérable," nous croyons que le gouvernement provincial dépenserait son argent beaucoup plus utilement s'il l'appliquait à aider les écoles élémentaires régulières, dont un grand nombre sont dans un si piteux état. Avec \$2500 on peut facilement avoir vingt-cinq institutrices qui enseigneraient à lire et à écrire à un millier d'enfants. Nous osons dire que ce serait là un résultat beaucoup plus considérable et beaucoup plus utile que d'enseigner l'agriculture à des gens qui n'ont nulle envie d'aller aux champs ou la déclamation à quelques précieux ou précieuses qui n'ent seront que plus insupportables.

Nous voyons aussi que l'Association, afin de sortir du mauvais pas où elle s'est mise avec cette affaire du Monument National, va ouvrir un livre d'or (styl. Joson Perreault) pour inscrire le nom de tous les patriotes qui lui feront cadeau de \$1000. Et le premier de ces patriotes sera un étranger et un protestant, Lord Strathcona!

Ce n'est pas flatteur pour les Canadiens-français!

Les directeurs de l'Association St-Jean-Baptiste nous auraient évité ces humiliations en restant dans la sphère qui convenait à une société nationale et purement patriotique. Espérons, que M. Béique, qui est un homme d'affaire avisé, saura trouver le moyen de remettre les affaires dans un meilleur état.

MAGISTER.

## AUTOUR DU COLPORTAGE

Tous les lecteurs de Parkman savent avec quelle pointe de moquerie et de scepticisme l'habile écrivain a analysé les récits que les missionnaires catholiques au Canada ont fait de leurs travaux durant le dix-septième siècle. Il serait intéressant de connaître l'opinion de l'éminent historien sur les travaux de la "British and Foreign Bible Society," tels qu'ils sont rapportés d'année en année, dans ses publications périodiques, en cette fin de dix-neuvième siècle.

Les habitants de nos campagnes qui voient passer les colporteurs devant leur porte, avec leur paquet de bibles sous le bras, ne se doutent guère de la puissance de la société dont ils sont les agents. La Bible Society est née au commencement du siècle et ses ramifications s'étendent à toutes les parties du globe. Depuis sa fondation elle a distribué plus de 150,000,000 de bibles ou de parties de la bible; et ce nombre s'augmente maintenant au taux d'environ 4,000,000 d'exemplaires par année. Il serait fastidieux de faire la liste de tous les idiomes dans lesquels elle a fait traduire et imprimer les saintes écritures. Parmi les nouvelles versions qui sont venues s'ajouter à cette liste en une seule année on compte l'Aïmi, le Task, le Badaga, le Baluchn, le Cakchikel, le Chaaga, le Chiconda, le Garhwali, le Haut Ibo et le Bas Ibo, l'Ijo, le Kashgari, et ainsi de suite jusqu'au Yao, dialecte de l'Afrique Est Centrale. Il n'y a pas de doute que les images des livres saints doivent se transformer singulièrement en passant dans ces diverses langues, et il ne faut pas s'étonner d'apprendre par les lettres des missionnaires, que les pauvres sauvages ne comprennent pas toujours le sens mystique du texte.

Mais les agents de la Bible Society ne s'adressent pas qu'aux sauvages. Dans toute l'Europe c'est à peine s'ils considèrent quatre pays dignes de se pourvoir de bibles sans leur concours et leurs incitations. La France, l'Italie et l'Espagne comme l'Allemagne, la Russie et la Turquie sont des pays de mission. Les agents se fauillent dans les buvettes, ils suivent les armées en cam-

pagne et pénètrent avec les équipes de travailleurs sur les nouvelles lignes de chemins de fer jusqu'en Sibérie. Un agent de la société écrit qu'il est le premier sujet britannique qui ait voyagé sur le chemin de fer transibérien — ce qui n'est pas peu dire. Dans leur rage de faire lire la "parole" les colporteurs offrent parfois aux catholiques des versions approuvées par l'Église ; mais le plus souvent ils semblent considérer les papistes comme n'étant guère plus avancés dans la religion que les payens.

Les agents et les colporteurs s'occupent aussi de l'état économique et politique des pays qu'ils visitent. On trouve dans leurs rapports de curieux commentaires sur l'évolution du clergé français vers la république, sur la situation des partis en Allemagne, sur le régime français à Madagascar, sur le morcellement probable de la Chine, et tout cela au point de vue des avantages qui pourront en résulter pour la vente et la distribution de la bible.

L'une des organisations les plus curieuses parmi celles affiliées à la société c'est celle des Bible Women. Il y a près de cinq cents de ces femmes en Orient, dont la mission est de pénétrer dans chaque famille et d'enseigner la Bible à leurs sœurs. Malgré les rapports de ceux qui sont intéressés dans cette œuvre il est impossible de croire que l'impression produite soit bien profonde. Ainsi, à Madras, une des bible women étant devenue veuve, deux de ses élèves, qui étaient mariées, l'abandonnèrent : elles craignaient qu'elles deviendraient veuves à leur tour si elles revoient le visage de leur ancienne institutrice. Près de Canton, une des bible women appartient à la secte des végétariens ; or, elle commence par convertir ses élèves au végétarisme avant de les amener au Christianisme.

Les colporteurs, qui sont payés, se contentent de résultats assez équivoques. En Haïti, la tâche de vendre la Bible fut confiée à un de ces marchands syriens qui trafiquent de tout. Ce brave homme étale avec complaisance les moyens qu'il prenait pour écouler sa marchandise ; Quand les nègres lui demandaient :

— Est-ce ton bagage, protestant ?

Il répondait en montrant le titre : "Épître Catholique de saint Pierre, apôtre." Et il ajoutait que si l'on trouvait le mot "Protestant" dans ses livres il remettrait l'argent reçu et \$10 en plus. Cependant le commerce ne marcha pas beaucoup, bien que notre colporteur ajoute : "Beaucoup désirent connaître la vérité."

Dans certaines tribus de cannibales des îles du Pacifique, d'après les missionnaires, on se dévore, — c'est le cas de le dire — pour avoir des Bibles, ce qui doit nous donner une haute opinion du système d'instruction publique de ces peuplades. Les colporteurs avouent toutefois que les saint Augustins indigènes éprouvent parfois quelque difficulté à comprendre.

Quand on pense qu'un million de dollars sont dépensés chaque année pour cette propagande, on est un peu de l'opinion de l'auteur d'un article récent sur les "Sociétés inutiles."

"Jetons un coup d'œil pour un instant, dit cet écrivain, sur le travail de quelques autres associations. La "Société Universelle de Bienfaisance" qui est placée sous la protection du "parapluie d'un duc" donne des pensions à environ 50 personnes et ses opérations sont limitées d'une façon ridicule. Cependant elle a l'imprudence d'adopter un beau et grand titre et prétend que sa bienfaisance a un caractère universel. Il y a une Société pour la propagation de l'Évangile parmi les Juifs et une autre pour encourager les Juifs à se faire chrétiens.

"Pourquoi sont-elles deux pour le même but, payant deux fonctions pour leurs bureaux et envoyant des imprimés au même monde. Entre elles, elles dépensent annuellement 1,500,000 fr. et les quelques convertis qu'elles font reviennent à un prix élevé. Si les Juifs prenaient soin de dépenser ce total, ils pourraient convertir un nombre important de chrétiens au judaïsme. A 250 fr. par tête, ils en amènerait un millier dans le camp sémitique. Une autre société : "l'Association des Travailleurs pour le repos du Dimanche" dépense plus de 25,000 fr. par an, pour empêcher l'ouverture des musées et des galeries de peinture le dimanche. C'est une attraction opposée à celle des "bistros." Si j'étais brasseur je leur enverrais d'une façon anonyme une cotisation de 10 livres sterling ; mais ce que je ne m'explique pas, c'est qu'un grand nombre de citoyens et des bons aident à cette besogne."

Il est certain que les colporteurs de bibles pourraient trouver des misères plus pressantes à soulager à Londres, et de plus grands criminels à moraliser que la population de nos campagnes.

RIGOLO.

## La piastre a Firmin

L'irrépressible Firmin Picard vient encore de pondre dans le *Monde Illustré* une petite machine que nous ne voulons pas déflorer par des commentaires.

Voici le poulet :

### INIQUITÉ

LETTRÉ OUVERTE A LA RÉVÉRENDE SŒUR MARIE JUDE, SUPÉRIEURE DE L'HOSPICE GAMELIN, A MONTRÉAL

*Révérènde Sœur Supérieure,*

Quel est celui dont le cœur serait assez dur pour n'être point ému de la honteuse iniquité commise envers votre Maison bénie, par cette chose difforme, stupide et contre nature appelée *Commission des Finances* ?

Sans nous attarder à rechercher si cette commission se compose de Juifs ou de cannibales, nous pensons qu'il vaut mieux agir.

Nous avons, sur notre lit de douleur où nous retient la maladie, admiré le langage énergique de nos grands journaux de Montréal : ce sont de fort belles paroles qu'ils ont dites—mais ce ne sont que des paroles.

Ce qu'il faut, ce sont des actes : les pauvres vieillards canadiens que vous recueillez ne se nourriraient guère des périodes les plus ronflantes.

Nous avons à peine à vivre—nous sommes étranger au pays, et nous le disions tantôt, frappé par la maladie.

Mais, vive Dieu ! ma Sœur, nous aimons le Canada et les bons Canadiens, et tâchons de le leur prouver !

Nous sommes dans l'admiration devant nos petites Sœurs des Pauvres, nous sommes sans voix devant le noble dévouement des Sœurs de Charité, dont la blanche cornette semble des ailes toujours ouvertes pour les enlever au pied du trône de l'Éternel, qu'elles servent en soignant le misérable abandonné par les hommes, par les

municipalités, par les commissions des Finances, par l'État sans entrailles !

Il faut agir, avons-nous dit, il en est temps, grand temps : nous osons donc faire appel à tous nos chers lecteurs, mais surtout à nos aimables lectrices si pleines de charité, et, dès ce jour, ouvrons une SOUSCRIPTION pour vos pauvres vieillards, afin que, du moins, ils aient de l'eau.

De l'eau !... Pas un sauvage, si brute fût-il, ne refuserait cela !

Nous avons réussi à mettre de côté un dollar, que nous destinons à notre inscription à l'*Union Catholique*, chez les excellents Pères de la Compagnie de Jésus. Nous remettons cette inscription à plus tard, et, affligé de ne pouvoir davantage, nous mettons ce dollar pour commencer la souscription. Nous publierons les noms des personnes qui répondront à notre appel, et indiquerons le montant de leur souscription ; car c'est un bien, et cela sert à faire voir ceux qui s'intéressent à leurs pauvres.

Recevez, ma Révèrende Sœur, etc.,

FIRMIN PICARD,

Montréal, 13 février 1899.

### SOUSCRIPTION POUR L'HOSPICE GAMELIN.

#### 1ère liste

De Marchy.....	\$1.00
O. Trempe.....	1.00
Firmin Picard.....	1.00

*Post-Scriptum.*—Avant la mise en page du journal, j'apprends que l'eau a été payée par la Maison-Mère des bonnes religieuses.

Mais cela n'empêche pas notre souscription, au contraire : nous connaissons les Sœurs de l'Hospice Gamelin, et savons qu'elles manquent de tout, absolument de tout. Vivant au jour le jour du produit de leurs quêtes ; accueillies parfois assez bien, rarement très bien, trop souvent rebutées—je l'ai vu ce matin de ma fenêtre—elles n'ont personnes sur qui compter, et leurs deux cents vieillards Canadiens, de votre sang et de votre race, chers lecteurs, comptent, eux, sur elles !

J'ai entendu ce blasphème proféré même par des gens instruits—que le bon Dieu le leur pardonne—: "Qu'elles n'ont rien, qu'elles manquent de tout, mais se bâtissent des palais !"

On a donné, aux bons Frères de la Réforme, à Montréal, ce que ces autres appellent un *palais* : on avait oublié de leur donner un sou, un sea :

son, pour se nourrir, mais on leur avait *imposé* la charge de prendre soin des vieillards abandonnés, des orphelins jetés sur le pavé.

Quatre de ces chers Frères sont morts de faim dans leurs palais : entendez-vous ? *morts de faim !!!*

Je vous affirme que nos petites Sœurs de l'Hospice Gamelin sont dans le même cas : et il y a des malheureux, des Canadiens-français, aisés, riches peut-être qui ont le triste courage de leur refuser un peu de pain pour leurs vieux — peut-être alliés, peut-être proches parents de ces riches au cœur dur ?

Souscrivons donc, nous qui aimons nos Pauvres, nous qui sommes remplis de vénération devant ces femmes de notre sang, de notre race, les PETITES SŒURS DES PAUVRES !

F.-P.

### COURT MOYEN

Le plus court moyen de s'éviter de cruelles souffrances, et les anuées qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre dès le début du BAUME RHUMAL, c'est le seul remède d'une réelle efficacité. 19

## CA ET LA

Mgr Bruchési aimerait mieux probablement, n'avoir jamais écrit à Chiniquy durant sa dernière maladie. La publication de cette correspondance dans le temps lui a valu des compliments qui ont dû lui faire grand plaisir ; mais depuis les choses semblent avoir tourné à l'avantage des Chiniquistes, qui se font gloire de la constance de leur vieux champion. Finalement l'incident du testament a attiré à Monseigneur Bruchési une lettre qui se termine comme suit :

" Pour conclure, permettez-moi de vous dire, Monseigneur, que (pour me servir encore une fois d'une de vos expressions) " j'ai eu le courage de lire " votre lettre d'un bout à l'autre deux fois, en anglais et en français, et que je n'y ai rien trouvé de ce qui dans la lettre que vous m'adressiez le 10 janvier, vous a valu l'honneur d'être appelé " le courtois et subtile archevêque de Montréal. "

" Agréez l'assurance de ma haute considération  
J. L. MORIN. "

Nous n'avons pas à intervenir dans le débat si ce n'est pour dire qu'il vaut mieux quelques fois ne pas tant chercher à faire parler de soi dans les gazettes.

\*\*\*

La *Petite Revue* trouve, elle aussi, qu'il y a un peu trop d'impérialisme dans la politique de M. Laurier. " S'il y avait la moindre inspiration française dans les pensées du gouvernement d'Ottawa, " s'écrie-t-elle. Ils en viendront tous à reconnaître que le Réveil a donné la note juste.

\*\*\*

A Porto Rico et dans les autres possessions espagnoles les églises et les couvents appartiennent au gouvernement. La République américaine devient donc propriétaire de ces établissements ecclésiastiques et M. Mc Kinley s'en trouve fort embarrassé. Il est déjà accusé d'être l'instrument docile de Mgr. Ireland. Le A. P. A. et autres alarmistes l'attendent à l'œuvre.

\*\*

Le sénateur Hoar déclare dans un récent article qu'une convention générale du parti républicain des Etats-Unis refusa de considérer le nom du général Sherman comme candidat à la présidence parce que Madame Sherman était catholique. La bigoterie est universelle et elle produit des imbéciles partout. :

\*\*

Le *Soleil* se montre reconnaissant du témoignage rendu en faveur de M. Marchand par le *Witness* mais il ne goûte pas beaucoup les termes de l'article. Le *Witness* dit :

Le parti libéral n'a jamais été plus puissant à Québec qu'il est aujourd'hui.

Si son ascendant est menacé, c'est du dedans et non du dehors. Des rumeurs persistent à dire que M. Marchand démissionnera bientôt comme premier ministre de cette province. Nous n'avons

pas raison de croire que ces rumeurs ont quelque fondement, au contraire nous souhaitons cordialement qu'elle n'en aient point.

Nous comprenons que, dans certains quartiers la retraite de M. Marchand de la scène politique serait une cause de satisfaction, mais ce serait presque un coup fatal au bon gouvernement et conséquemment aux principes libéraux et au succès du parti libéral. Il n'existe pas un autre homme dans les affaires provinciales en l'honneur et l'intégrité duquel le peuple ait autant confiance qu'en l'honnêteté et l'intégrité de M. Marchand, et depuis qu'il est au pouvoir il a fortifié sérieusement cette confiance que la population repose en lui.

Ce à quoi *Le Soleil* répond :

" Nous ne saisissons pas exactement ce que le *Witness* veut dire en écrivant : " Si son ascendant est menacé, c'est " du dedans et non du dehors. "

" Qu'il s'agisse des collègues de l'honorable premier ministre, ou de la députation libérale, ou des simples membres du parti, nous pouvons assurer au *Witness* que leur loyauté à tous est en parfaite harmonie avec leur haute appréciation des qualités administratives manifestées par le chef du cabinet, dans la direction du parti comme dans la direction de la province.

" Il y a, sans doute, des désappointements. Quelques projets excellents ne reçoivent peut-être pas toute l'aide qu'ils méritent. "

*Le Soleil* comprend fort bien au contraire ce qu'a voulu dire le *Witness*, et il sait mieux que personne que les hommes d'action dans le parti libéral sont fatigués d'avoir à leur tête une "vieille relique," un impuissant qui a la prétention de tout conduire, et qui n'a jamais su faire autre chose que de fumer sa cigarette en songeant aux comédies qu'il aurait pu faire. Mais, comme le disait M. Charles Langelier il n'y a pas si longtemps, M. Pacaud n'est pas libre; il craint qu'on ne le ruine et il se croit obligé de faire de l'adulation systématique.

Ce n'est pas ainsi que les vieux libéraux obtiendront justice.

\* \* \*

Même quand les meilleures intentions l'animent, la *Patrie* réussit à mettre les pieds dans les plats.

L'autre jour son chauvinisme a mis en danger une entreprise de caractère essentiellement national. Une délégation a dû s'imposer les fatigues et les frais d'un voyage d'Ottawa à Toronto pour essayer de convaincre le cabinet Hardy que les Canadiens-français n'ont pas du tout l'intention d'envahir graduellement et systématiquement la province d'Ontario.

Comme nos lecteurs le savent, nos compatriotes d'Ottawa ont une société de colonisation qui s'occupe de développer et peupler le Témiscaming supérieur. Cette société avait demandé une subvention pour construire un bout de chemin de fer sans lequel ses travaux ne progresseraient qu'à péniblement.

Or, voilà que la *Patrie*, commentant le fait, se réjouit de ce que le nord d'Ontario allait bientôt être français.

*Le Mail & Empire*, toujours aux aguets, et ne faisant en somme que défendre son bien s'est emparé de l'article de l'organe de M. Tarte, l'a répondu, agrémenté de commentaires peu de nature à réjouir les Ontariens.

Bref, il a fallu une grosse délégation et bien des explications et des excuses pour arracher de M. Hardy une... promesse qui nous paraît bien vague.

\* \* \*

L'hon. M. Horace Archambault s'est montré, l'autre jour, doublement aimable pour les journalistes, d'abord en offrant un superbe banquet à ceux des nôtres qui suivent les travaux sessionnels, puis en prononçant un discours où nous lisons ceci entre'autres bonnes choses :

Je répète ici ce que j'ai déjà dit de mon siège dans le conseil, les journalistes et la presse ont droit à notre protection. Les circonstances particulières dans lesquelles elle remplit ses fonctions les exigences du public dont elle est le serviteur, tout contribue à la placer dans une position spéciale à laquelle doit correspondre un traitement spécial. J'ai déjà dit qu'il était injuste de maintenir la presse dans les limites de la loi commune, de restreindre au droit commun, quand le peuple même législateur suprême, lui impose des devoirs extraordinaires. La presse a droit à une législation exceptionnelle, o j s s a

toujours prêt à appuyer toute mesure exceptionnelle, destinée à diminuer ses charges et à alléger ses responsabilités. Il importe qu'avec toutes les restrictions morales nécessaires, la presse ait toute la liberté d'allures que nécessite sa mission. Il ne doit pas lui être tenu compte aussi sévèrement de ses erreurs, de ses exagérations peut-être, de ses fautes mêmes, qu'à l'homme qui les commet dans le silence du cabinet, et je serai en faveur de toute mesure d'exception même compatible avec l'ordre public."

\*\*\*

Le journal "à grande circulation" est le plus pittoresque. Il faudrait tout un journal quotidien de format généreux pour arriver à enchasser et mettre bien en lumière les richesses que nous y glanons. Nos moyens ne nous permettent pas ce luxe, mais nous croirions vraiment voler nos lecteurs si nous les privions d'un seul mot de la machine suivante extrait d'une nouvelle mitrée de dix titres fulgurants :

Le jour de sa disparition, il avait tout simplement rencontré un sien associé avec lequel il était allé exploiter des mines de mica, dans la partie septentrionale de Montford, sur un point connu par les présentes sous le nom de Lac Perdu (Lost Lake) et que les générations futures démontreront peut être "le mari perdu" pour commémorer l'histoire qui précède. Quoiqu'il en soit le mari n'avait pas donné de ses nouvelles à sa famille, d'abord parce qu'il ne sait pas écrire et ensuite parce qu'il se trouvait isolé dans un chantier, à 15 milles de toute habitation. Le fait est que le mari aurait pu passer défunt jusqu'au mois d'avril prochain, si dans les bois, il ne lui était arrivé un malheur qui ne pouvait mieux tomber, on le reconnaîtra pour justifier l'adage : A quelque chose malheure est bon. Ce malheur est que là-bas au Lac Perdu, le cheval de M. Charbonneau, en buttant contre une souche, s'est cassé une patte, ce qui a décidé son maître à faire ici un petit voyage pour s'en acheter un autre. En même temps, l'homme n'était pas fâché, nous a-t-il dit de venir chercher ici sa chienne "Jess", l'histoire de se livrer à la chasse aux perdrix, voire aux chevreuil, dans les moments de loisir. Mais M. Charbonneau n'a pas été peu surpris d'apprendre que le chien aussi s'était mêlé de disparaître deux jours après lui. ' Une brave chienne cocker, dit-il, avec un poil oir ondulé, des oreilles tombantes et le diable

av corps. Si tu la retrouves, bienveillant lecteur, veuille la rapporter, paroisse St Edouard, à la famille de M. Léon Charbonneau, qui, au trot de son nouveau cheval, et tout mari d'avoir perdu son chien, regagne aujourd'hui le Lac Perdu, après l'avoir été lui-même quelque temps pour sa famille.

\*\*

M. André Siegfried dans le dernier numéro de la "Quinzaine coloniale," de Paris, explique par l'action du clergé catholique la mise en valeur du Canada :

"L'œuvre de défrichement et de culture, dit M. Siegfried, a obtenu un entier succès. Les mesures intelligentes et pratiques du gouvernement ont été activement secondées par le clergé catholique dont le zèle et l'esprit d'initiative ne sauraient trop être admirés."

Il est évident que M. Siegfried n'avait jamais entendu parler de certains brochures inspirées par feu Mgr Taché où le Manitoba était représenté comme une terre de désolation et qui concluait à décourager les Canadiens-Français d'aller s'y établir. Il voulait s'en faire un petit Paraguay.

A propos, tout autre est le jeune Sifton. Tous ses efforts tendent à montrer le Nord-Ouest et le Manitoba comme des Eden. Il vient de faire préparer une carte géographique du Canada qui rappelle le petit Mont Blanc et le grand Monsieur Perrichon.

Ainsi Ontario est à peine admis sur la carte ; on y cherche en vain les ruelles importantes comme London et Hamilton. Par contre, la carte nous apprend que le Manitoba contient 122 cités principales. Le Nord-Ouest en a plus de 250 pour sa part.

Vont-ils en faire une binette les immigrants qui vont se laisser engluer...

Si le nouveau couple qui, selon la "Presse", visite en ce moment les "villes Canadiennes du Canada" entreprend de parcourir toutes celles de M. Sifton, il reviendra avec de la famille et juste à temps pour célébrer parmi nous ses noces de bois.

COCARDASSE.

## LES MORT... VIVANTS

Le docteur Durocher, de Montréal, dont on a annoncé la mort, se port on ne peut mieux. Il n'est pas le premier qui est... l'heureuse victime d'une erreur de ce genre.

— On a raconté à propos de la mort de M. Ed Hervé, qu'un journal anglais publia jadis son portrait au lieu de celui de son homonyme, l'auteur de l'"Oeil crevé," lorsque ce dernier trépassa, il y a de plusieurs années.

— M Max Radiguet, caricaturiste, a vu même son nom répété par toute la presse française avec des commentaires posthumes plutôt élogieux. On le faisait mort à Brest, âgé de quatre-vingts ans. Les amis du dessinateur, qui ne l'avaient point vu depuis quelque temps, furent très étonnés trente-cinq ans à peine. En réalité, il y avait deux Max Radiguet, et le caricaturiste après avoir lu toutes les notices nécrologiques consacrées par erreur à sa mémoire, s'est décidé à écrire aux journaux pour revendiquer sa place sur la terre et non dessous.

— L'"Intermédiaire" raconte, au sujet de ces nécrologies de vivants, une bien amusante histoire arrivée au bohème Pelloquet, l'ami d'Henri Murger.

— Dans les dernières années de sa vie, Théodore Pelloquet avait été chargé d'une correspondance quotidienne au "Précurseur" d'Anvers. Ses lettres étaient d'une facture élégante et nerveuse ; mais, noctambule endurci, il lui arrivait de se lever bien tard pour faire la chasse aux nouvelles et d'être forcé de s'en remettre à l'obligeance de ses confrères.

— Un de ces jours-là, il entre au café de Madrid, n'ayant plus guère qu'une heure pour expédier son courrier. Il croise sur le seuil quelques journalistes, accompagnés du dessinateur Durandeu, grand amateur de mystifications froides.

— Quelles nouvelles ? demande Pelloquet.

— Rien, répondent les autres, les écouilles que tu trouveras dans tous les journaux du soir.

— Pardon ! dit Durandeu, il y a la mort du père Dupin.

— Dupin aîné ?

— Oui.

— Cela me suffit comme sujet, conclut Pelloquet.

En s'en allant, Durandeu est interrogé par ses compagnons.

— Où diantre as-tu pris cela ? Personne n'a soufflé mot de Dupin et l'on n'a même pas entendu dire qu'il fût malade.

— Je sais bien, mais puisqu'il lui faut des nouvelles !

— C'est une vialaine farce ; tu risques de faire perdre son gagne pain à un homme qui peut avoir ses travers, mais qui mérite toute estime. Puis, après un moment d'hésitation, on continue son chemin, en disant :

— Bah ! quelqu'un le détrompera bien.

Or, personne n'avait détrompé Pelloquet et, le lendemain, le "Précurseur" d'Anvers arrivait à Paris avec la nouvelle de la mort de Dupin, suivie d'un portrait qui pouvait passer pour un morceau d'éloquence vengeresse.

Cette rosse de Durandeu ! gémissent les amis.

Mais le plus extraordinaire fut que, dans la soirée, la nouvelle se confirma. L'aîné des trois Dupin était mort presque subitement, à l'heure précise où Durandeu croyait faire une bonne farce à Pelloquet.

— A la fin du mois, celui-ci recevait, avec le mandat accoutumé, les félicitations spéciales de la direction pour avoir, en cette occasion, distancé les concurrents, "l'Escout" et le "Journal."

— Peut-être même y eut-il une gratification, que Pelloquet empocha sans sourcilier, avec la conscience du devoir accompli, et sans jamais soupçonner qu'il avait été dupe d'une mystification."

## AUTOUR DU CHOCOLAT

L'ingéniosité des entrepreneurs de souscriptions pieuses est d'une variété si riche et si souple qu'on ferait un journal spécial rien qu'à les signaler, comme on fait un journal hebdomadaire pour les inventions nouvelles. Les gens d'église excellent à poser à poser à leur co-religionnaires, parfois aux autres, des ventouses sa-

vantes et fructueuses. Hier c'était l'œuvre des timbres-postes recueillis par les communautés religieuses, et dont on n'a jamais connaître au juste l'emploi : aujourd'hui c'est saint Antoine de Padoue, aux mains longues et crochues ; demain ce sera l'œuvre du papier de chocolat. Elle est à la veille de fonctionner et elle mérite vraiment d'être signalé.

Quand vous mangez du chocolat, vous rejetez dédaigneusement le papier d'étain qui recouvre les tablettes. Quelle prodigalité ! Il faut être parpaillot, un mécréant pour pousser ainsi au néant une valeur qui, entre des mains douées de la grâce, peut devenir un sujet précieux d'éducation pour les foules. Oyez bien, et ne péchez plus. Heureusement qu'il y a dans l'ombre des communicés qui veillent. Elles s'entendent à miracle à appliquer la maxime des savants : " Rien ne se perd, rien ne se crée dans la nature. "

Voici l'annonce que publie un journal dont la clientèle, évidemment, n'est pas socialiste ;

" Au nombre des sujets de joie du saint-père, il faut, sans contredit, placer l'entreprise qui a pour but d'ériger sur la Côte d'Emeraude une statue colossale à la gloire de la Vierge de Splendeur.

" Tous peuvent, à peu de frais, coopérer à cette grandiose entreprise en recueillant les feuilles d'étain qui recouvrent le chocolat et en faisant parvenir cette cueillette, franco et à domicile, à Mme la supérieure de la communauté de Sainte-Ville, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine). "

Il est certain que s'il suffit à la joie du très Saint-Père de savoir que nous collectionnons à son intention les papiers d'étain entourant les tablettes de chocolat, il n'est pas besoin d'avoir une foi bien militante pour vouloir collaborer à l'allégresse de Léon XIII. Ne demandez pas ce qu'on en pourra faire, de ce papier d'étain, ne vous mettez pas en peine de l'utilisation : c'est là que commence le mystère.

Les congrégations et les communautés ont des secrets pour transformer le néant en quelque chose. Des millions de timbres-poste de trois sous ont servi, paraît-il, à réaliser une œuvre importante, nous ne savons laquelle. Ici on nous donne le but et le programme : l'érection d'une

statue à la gloire de la Vierge de Splendeur il est bien inutile d'en savoir plus long.

Après tout, en collectionnant des quintaux de papier d'étain, on veut peut-être faire une statue en papier comprimé ! . . . .

## Les religieuses enseignantes

Nous avons parlé à cette place de l'émoi soulevé dans le monde catholique par la proposition d'une certaine Sœur Marie-du-Sacré-Cœur. Avec une liberté d'esprit, une franchise d'initiative, un bon sens et une vision claire de la situation qu'on n'aurait pas attendu d'une nonnette, la Sœur Marie-du-Sacré-Cœur a dénoncé la puérité et le vide de l'enseignement congréganiste, son inaptitude à répondre aux besoins sociaux, et elle a indiqué nettement le remède.

Le personnel enseignant des couvents est au-dessous de sa mission, au-dessous de tout. Eh bien ! il faut l'instruire, l'entraîner, l'organiser pour la mission qu'il s'attribue complaisamment sans titres.

Vous pensez s'il y a eu du bruit dans le Landerneau clérical. Tout le monde sait à quoi s'en tenir sur l'incapacité des couvents, mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Dans la bouche d'une Sœur, la proclamation de cette vérité prenait une importance désastreuse. Ces messieurs du *Gésu* étaient navrés.

Puisque l'aveu était publié et la constatation faite, il valait mieux en prendre son parti et s'attacher hardiment à la réforme de l'enseignement condamné. C'est ce qu'on n'eût pas manqué de faire ailleurs. Mais l'Eglise ne raisonne pas ainsi. Elle se défie instinctivement de toute lumière, de toute clarté ; elle les dispense, quand elle ne peut pas faire autrement, avec une économie prudente. Et on vient lui demander d'instruire sérieusement les religieuses pour transmettre leur instruction aux jeunes filles ? Mais c'est l'abomination de la désolation ! Le plus grand nombre des évêques français ont été nettement défavorables au projet de Sœur Marie-du-Sacré-Cœur. Seul, l'archevêque d'Avignon

dans un long rapport, a pris la défense des idées nouvelles.

Le Pape Léon XIII, obligé de voir de plus haut et de plus loin, aurait été très impressionné par ce rapport, dit l'*Italie*, et il aurait reçu l'originale proposition suivante :

"Le chef du gouvernement du canton de Fribourg, en Suisse, M. Python, qui est très lié avec les catholiques sociaux de France—lesquels ont pris sous leur patronage les idées de Mme Marie-du-Sacré-Cœur, vient, sur ces entrefaites, de faire au Vatican des offres qui ont comblé de satisfaction Léon XIII.

"Le gouvernement fribourgeois offre au pape de lui fournir les moyens matériels de réaliser ce projet d'école normale congréganiste pour les jeunes filles. Le gouvernement fribourgeois a mis à la disposition de Léon XIII un local, des maîtresses d'école et une subvention annuelle. La nouvelle école normale serait installée à Fribourg, où existe déjà une Université catholique et elle recevrait des jeunes filles de tous les pays. Un professeur de l'Université de Fribourg se trouvait ces derniers jours à Rome pour organiser, d'entente avec le Vatican, l'établissement et le fonctionnement du nouvel institut."

Si l'école normale congréganiste s'installe à Fribourg, voilà les évêques français rassurés. Il ne leur restera qu'à empêcher l'entrée des institutrices dans les couvents de France. Ils n'y manqueront pas. Et nous serions, après tout, mal venus à nous en plaindre, car nos établissements d'instruction libérale verront venir à eux une clientèle de plus en plus nombreuse et mondaine.

## Un Lutrin Canadien

### UN MOT AU LECTEUR

La publication de cette œuvre humoristique est due à l'indiscrétion d'un ami.

L'auteur de ces vers a toujours refusé de les livrer à la publicité, ne voulant pas que l'on donnât ainsi trop d'importance à ce qu'il considérait comme un simple badinage destiné à ne pas sortir du cercle de l'intimité. C'est qu'il n'aurait jamais permis qu'on interprêtât à faux les proportions que prennent, dans ses chants,

certaines menus faits auxquels il aurait regretté de voir donner le caractère d'insinuations injurieuses. L'on comprendra encore mieux le refus de l'auteur à la publicité en voyant son œuvre parsemée d'allusions d'une nature absolument locale, que l'on croirait même personnelle, si l'auteur n'était animé des intentions les plus amicales pour ses personnages.

Ceci posé, et admis, nous l'espérons, venons au fait:

Le premier janvier, (1898), c'est-à-dire le jour de l'an, une esclandre se produisit en pleine église à St-Jérôme.

Le vieux chantre, Louis Labelle, et l'organiste, ayant été inopinément révoqués d'office par le curé, le premier s'opiniâtra à chanter au solo de la grand'messe.

On s' imagine l'éclat. Le curé se rendit jusqu'au jubé de l'orgue pour en défendre l'accès au chantre évincé. Celui-ci n'en fut que plus ardent à la lutte. Le Curé s'adressa même aux marguilliers pour en obtenir du renfort. Finalement la situation fut sauvée par le célébrant qui convertit la grand'messe en basso messe.

Le Curé fut tellement affecté de cette scène qu'elle lui arracha, dit-on, des larmes.

C'est là, ou nous nous trompons fort, un sujet épique pour un barde boute-en-train. Les menus faits collatéraux s'expliquent d'eux-mêmes, ou gagnent peu d'intérêt à être plus développés.

Il en est un pourtant assez saillant pour attirer l'attention. L'auteur y revient avec tant d'insistance qu'on y découvre la pensée inspiratrice de l'œuvre: c'est l'hommage constant qu'il porte au souvenir du Curé Labelle. On ne tardera pas à comprendre que l'auteur, ne voyant pas se réaliser son rêve d'un monument à l'Apôtre regretté des colons, a saisi au vol une occasion, même d'allure légère, d'exercer une petite vengeance contre l'apathie des anciens paroissiens du Curé Labelle.

Il nous reste à demander pardon d'avance à l'auteur pour les avanies que cette publication pourra lui attirer de la part de personnes qui ne comprendront pas l'idée et l'esprit de son œuvre.

UN AMI INDISCRET,

Montréal, 1er décembre 1898. Disant avec St Paul : " Que l'on boive ou l'on

## PROLOGUE

Je chante, après Boileau, notre maître immortel,  
Une dévote envie et les guerres du ciel,  
Et ce curé vengeur, qui, pour se satisfaire,  
Son vieux chaire chassa pendant le saint mys-  
[tère.

J'aurais pour clavier d'orgue accommodé mes  
[vers,

Mais son seul organiste eut le même revers.  
On dit que ce curé, si plein de sa rancune,  
Y voyait le moyen d'ériger sa fortune,  
Que d'une haute gloire il hâtait les desseins.  
Et qu'au titre d'évêque il tendait les deux mains,  
Le chaire, d'autre part, un homme de balustrade.  
Était en même temps congréganiste illustre.

Muse, tu nous diras comment des traits pieux  
Favorisent parfois des cœurs malicieux ;  
Comment, entre dévots, il se peut qu'on se rosse,  
Et pourquoi, dans un oint tant d'amour de la  
[crosse.

Muse, dis-nous encore pourquoi dans le pétrin  
Tant de gens a plongés la question du lutrin.

## I.

Hélas, il a vécu, ce bon vieux presbytère,  
Où du curé Labelle on vit le ministère.  
Des pilastres altiers, de superbes donjons  
Ecrasent, de leur poids, les anciens moëllons.  
Dans son nouveau palais, le curé Lafortune  
Paraît mélancolique. Un souci l'importune.  
Il veut frapper d'oubli son grand prédécesseur,  
Et ne peut reculer devant nulle noirceur  
Pour atteindre ce but. Mais à ces représailles  
Il est pénible et long d'amener les ouailles.  
Et, pourtant, dans sa tâche, il a, pour assistant,  
Et de jour et de nuit, son fidèle Magnant,  
Magnant, le diplomate, un limier de l'Eglise,  
Magnant, le politique, une éminence grise.  
Seul, de la ménagère, il active l'ardeur,  
Quand il faut, du curé, rasséréner l'humeur.

\* \*

L'heure de midi sonne. Au même instant, la  
[cloche  
Commande que de table ensemble l'on s'appro-  
[che.

Le potage odorant console le curé ;  
De son trouble cruel il paraît délivré.  
Pour ce repas exquis, proprement il s'arrange,

Il faut servir le faire à la gloire de Dieu.  
Surtout que l'on s'éloigne, à la bonne distance.  
Ces mendiants impotents, quémandeurs de  
[pitance,

Adorateurs du ventre, ennemis du repos,  
Dont on voit trop ici les profanes sabots  
Je veux également que les payeurs de messes (1)  
Attendent, au dehors, pour exhiber leurs pièces."

Les yeux baissés, il dit le *benedicite*  
Et part pour son nouveau voyage de santé,  
Non pas autour du monde, ainsi qu'il fit ainsi,  
Mais autour de sa table, entre poulets et bière.  
Ainsi qu'il sied très bien aux gens de piété,  
Le discours fut bref, mais rempli de gaieté.  
Certain scrupule vain de dévots personnages  
Raconté finement dérida les visages  
De repas consommé, chacun prend son élan,  
Rendant grâce au Seigneur, vers son soyeux  
[divan

Aux vapeurs du diner, s'ajoute le dictame  
D'un cigare embaumé pénétrant jusqu'à l'âme.  
Succombant au plaisir, le curé s'assoupit,  
Heureux de rencontrer un bienfaisant répit.

\* \* \*

De ses rêves, d'abord, la couleur est en rose,  
Mais ils prennent bientôt une teinte morose.  
Des nuages blafards voltigent en tout sens,  
Et des êtres blafards épouvantent ses sens.  
De ces traits nébuleux' il se dégage, informe,  
Ce qui d'une mégère a, vaguement, la forme.  
Les vapeurs s'écartant en refont les contours,  
Et, d'une femme nue, il perçoit les atours.  
C'est l'Envie. Eperdu devant cette déesse,  
Pour en chasser la vue, il s'écrie, en détresse :  
"Une femme, la peste," a dit St. Augustin, ]  
"Sortez vite, ou j'appelle, ici, le sacristain."

(1) Allusion à une ordonnance du curé d'après laquelle les gens qui désirent payer des messes doivent le faire à la sacristie, et non au presbytère comme cela se pratiquait auparavant.

A suivre.

## PAS UNE SEULE PERSONNE

Parmi celles qui ont essayé le BAUME RHUMAL qui ne dise que sa réputation est méritée et justifiée à tous égards.

PAS UN JOUR DE MALADIE  
**Depuis Trente Ans**  
 RÉSULTAT DE L'USAGE  
**DES PILULES D'AYER**

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—  
 HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

**Les Pilules d'Ayer**

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago

**PERTE DE LA VOIX**  
 Après une Sévère Bronchite  
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago



For information and free Handbook write to  
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.  
 Oldest bureau for securing patents in America.  
 Every patent taken out by us is brought before  
 the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.

**Wanted—An Idea** Who can think of one simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WELCH, 1111 15th St., Patent Attorney, Wash., D.C. Free list. \$1.50 prize offered. 25 list. 1000 hundred inventions wanted.